

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Includes 'Du 20 août 1900.' and 'Fahrenheit Centigrade'.

NOTRE EDITION

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an — pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

M. Sommerville Le successeur du juge Rightor.

Il se fait beaucoup de bruit en ce moment autour de M. W. B. Sommerville, avocat de ville assistant, depuis sa candidature et sa nomination à la place de juge de la Cour Civile de District laissée vacante par la mort du juge Rightor. C'est le choix du gouverneur Heard, qui fait de lui un très bel éloge.

Cette nomination a produit un étonnant effet et failli semer la zizanie dans les cercles démocratiques.

C'est, en effet, pour des causes d'une nature politique que nous avons vu surgir tout à coup de si vives oppositions à la nomination de M. Sommerville.

Il lui est arrivé, un jour, de faire un faux pas; il s'en est repenti et, si nous en croyons le gouverneur Heard, il n'y a pas de plus sincère, de plus loyal démocrate que lui, à la Nouvelle-Orléans. C'est un membre dévoué du parti républicain.

Il a, d'ailleurs, des titres très sérieux à la place qu'il va occuper. Il descend d'une famille connue qui est venue s'établir en Amérique. Son père s'était fixé d'abord dans la paroisse Terrebonne; puis il vint se fixer à la Nouvelle-Orléans.

M. Sommerville est un élève de l'École Supérieure, où il a fait d'excellentes études à côté de l'avocat général Egan, de l'avocat général Ogden, de James D. Hill et autres citoyens de distinction. Ses études de service comme avocat sont brillantes.

Voilà huit ans qu'il occupe le poste d'avocat de ville, et il y a donné de nombreuses preuves de sa valeur morale et de son savoir. Il a rendu de signalés services sous l'administration de M. Flower.

Il est une autorité dans les questions de taxes. Personne ne connaît mieux que lui la loi et ne sait mieux l'appliquer. On ne peut, suivant le gouverneur, donner au très regretté juge Rightor de meilleur successeur que M. Walter B. Sommerville.

Sépultures. — DES MISSIONNAIRES A PEKIN.

Il y a, à Pékin, un cimetière chrétien, qui renferme les tombes de tous les missionnaires qui moururent en Chine, et ce cimetière, jusqu'à présent, du moins, n'a jamais été l'objet d'aucune souillure, d'aucun acte de vandalisme.

Il était mort le 28 janvier précédent; nous y assistâmes, et voici l'ordre qu'on garda en cette cérémonie. Les mandarins que l'Empereur avait envoyés pour honorer cet illustre défunt, étant arrivés sur les sept heures du matin, nous nous rendîmes dans la salle où le corps du Père était enfermé dans son cercueil. On porta le cercueil dans la rue et on le posa sur un brancard, au milieu d'une espèce de dôme richement couvert et soutenu de quatre colonnes, revêtues d'ornements de soie blanche — couleur de deuil en Chine.

Le père supérieur, accompagné de tous les Jésuites de Pékin, se mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fîmes trois profondes inclinations jusqu'à terre, pendant que les chrétiens qui étaient présents à cette triste cérémonie fondaient en larmes et jetaient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite dans cette ordre.

On voyait d'abord un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, orné de festons de soie dont le fond était d'un taffetas rouge sur lequel le nom et la dignité du Père Verbiest étaient écrits en chinois en gros caractères d'or.

Ce tableau, que plusieurs hommes soutenaient en l'air, était précédé par une troupe de joueurs d'instruments et suivi d'une autre troupe qui portait des étendards, des festons et des banneroles. La croix paraissait dans une grande niche ornée de colonnes et de diverses œuvres de soie; plusieurs chrétiens suivaient, les uns avec des étendards comme les premiers et les autres le clergé à la main.

Il marchaient vêtus à deux au milieu des vastes rues de Pékin, avec une modestie que les infidèles admiraient. On voyait ensuite, dans une niche, l'image de la Sainte Vierge et de l'enfant Jésus tenant le globe du monde en sa main. Un tableau de l'ange gardien venait encore, accompagné de la même manière, suivi du portait du Père Verbiest, qu'on portait avec tous les symboles qui convenaient aux charges dont l'Empereur l'avait honoré.

Nous paraissions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui sont blancs, et d'espace en espace, nous marquions la tristesse dont nous étions pénétrés par des sanglots réitérés selon la coutume du pays. Le corps du Père Verbiest était accompagné des mandarins que l'Empereur, avait nommés pour honorer la mémoire de ce célèbre missionnaire. Ils étaient tous à cheval. Le premier était le beau-père de l'Empereur, le second son premier capitaine des gardes, le troisième un de ses gentilshommes, et d'autres moins qualifiés.

Toute cette marche, qui se fit avec un bel ordre et une grande modestie, était fermée par cinquante cavaliers. Les rues étaient bordées des deux côtés d'un peuple infini, qui gardait le silence en nous voyant passer.

Quand nous fûmes arrivés à la porte du cimetière, nous nous mîmes tous à genoux devant le corps, au milieu du chemin, et nous fîmes trois fois la même inclination. Les pleurs des assistants recommencèrent.

On porta le corps auprès du lieu où il devait être inhumé; on y avait préparé un autel, sur lequel était la croix avec des cierges; le Père supérieur prit alors un suppliant, récitâ les prières et fit les encensements ordinaires marqués dans le rituel. Nous nous prosternâmes encore trois fois devant le cercueil qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre.

Ce fut alors que les cris des assistants redoublèrent, mais avec tant de violence qu'il n'était pas possible de retourner ses larmes.

Depuis le 11 mars 1688 jusqu'en 1820, où s'ouvrit la dernière tombe, on compte les mandarins du Père Bouvet, du Père Pierre-Martial Gibot, né à Limoges en 1727; celui de Jacques-François-Dieudonné-Marie d'Ollières, né à Longuyon, fils de Pierre d'Ollières, substitut du procureur-général de Lorraine, mort le 24 décembre 1780; celui d'un autre Lorrain, nommé Colas, né à Thionville. Plus bas encore, ceux du Père Kegler, médecin du Père Rhoda. En remontant à gauche, on voit la tombe de Père Fouteney, dont nous venons de citer le nom.

On voit ensuite la tombe du Père Gerbillon, plénipotentiaire de l'Empereur Kang-hi pour traiter de la paix avec le tsar Pierre Ier.

Tout auprès est celle du savant Père Parenin, de Lyon, mort à soixante-dix-sept ans; puis celle du célèbre Père Gambil, mort le 24 juillet 1759; il était né à Gaillac, le 4 juillet 1689.

On remarque encore de plus récentes tombes: ce sont celles de M. de la Torre, mort le 29 avril 1785; de Marchini, du Père Castiglione, qui était artiste; de l'abbé Simonelli, de M. Desconvières, procureur des missions étrangères; du Père Gan, évêque de Pékin, mort en 1825; du Père Pereira, Portugais, employé à l'Académie d'astronomie, dernier supérieur du couvent du Midi; du Père Ferreira, le dernier de tous, et qui remit mourant la clef de ce cimetière au Père Viniamine, archimandrite de la mission russe.

C'est depuis ce temps que les membres du clergé orthodoxe veillent sur cet ossuaire du clergé catholique.

Dieu fasse que de nouvelles tombes ne viennent pas se joindre à cet ossuaire!

HOMMAGE A LA Marine Française.

Paris, 12 août. Sans un accroc, sans une anicroche, sans une fausse manœuvre — sans tapage et sans bruit, pourrait-on ajouter, — la marine vient de préparer la participation de la France à la future expédition de Chine.

qu'elle mérite que, d'ordinaire, on n'est guère tendre pour elle. Les critiques ne lui sont pas épargnées, loin de là. Il s'est dressé contre elle tout un clan d'adversaires acharnés qui l'ont déclarée mal conçue, mal organisée, mal commandée, incapable de mener à bien les missions qu'on lui confiait.

Elle vient, ces jours-ci, de donner un éclatant démenti à ceux qui la dénigraient. Notez, au surplus, que toutes les mesures qu'elle a dû prendre en vue de l'expédition de Chine ont coïncidé avec l'armement de l'armée navale de l'amiral Gervais et que, malgré ce surcroît de besoins multiples à satisfaire, elle a fait face à tout, de la façon la plus ponctuelle et la plus précise.

Nous avons aujourd'hui, soit en Chine soit sur la route qui y mène, 22 navires: 1 cuirassé, Redoubtable; 9 croiseurs cuirassés ou croiseurs, D'Entrecaesteux, Amiral Charner, Guichen, Descartes, Jean Bart, Pascal, Friant, Chasseloup Lambat, Bayard; 9 avisos ou canonnières, Bengali, Zélée, Vipère, Lion, Surprise, Décidée, Comète, Alouette, Avalanche; 3 transports, Caravane, Vire, Vinh-Long.

Beaucoup de ses navires étaient en réserve, soit dans nos ports de France soit à Saigon. Et c'est une vieille querelle que l'on a fait à la marine, de prétendre que ses bâtiments, en réserve sont peu en mesure de suivre la destination inopinée qu'on peut leur imposer. L'événement vient de donner tort à ceux qui font ce reproche à la marine: tous les bâtiments sortis de la position de réserve pour prendre armement ont été reconnus en excellent état et ils ont pris la mer à l'heure même qu'il leur avait été assignée.

L'affrètement de 21 vapeurs pour porter en Chine les 17,500 hommes du corps expéditionnaire n'a pas été non plus une petite affaire. Il y a dans une telle opération bien des écueils à éviter. On se souvient, sans doute, de la tolérée récrimination que s'attira le ministère de la guerre, alors dirigé par le général Mercier, quand il voulut faire les affrètements pour l'expédition de Madagascar, laquelle ne comptait pourtant que sept ou huit mille hommes. Cette fois-ci le ministère de la marine n'aura soulevé aucune protestation contre sa manière de faire. M. de Lanessan et ses collaborateurs immédiats méritent d'en être félicités.

Donc, il convenait de rendre hommage à la marine pour ce qu'elle vient d'accomplir avec tant de méthode et de simplicité. Une fois de plus, elle a prouvé, non déplaît à ses détracteurs, qu'elle était à la hauteur de son rôle et que le pays pouvait avoir confiance en elle.

Les Emplettes du Schah. Les commentateurs parisiens n'auront qu'à se louer des largesses de Mozaffar-Dine. Le Schah achète beaucoup et il paye sans marchandant.

Néophyte de l'automobilisme — on sait à quel point ce genre de sport a eu le don de le séduire — il vent de faire l'acquisition de deux superbes voitures. Les phonographes et graphophones et les appareils photographiques l'ont également tenté; il a acheté une bonne douzaine de ces derniers, de toutes dimensions et aussi de tous modèles.

Et cela sans parler d'une véritable profusion de meubles, soieries, fourrures, objets d'art, bijoux, diamants, pierres précieuses, montres, bagues, etc.

Après quelques instants, il lui parut que quatre de ces paysans portaient un fardeau. Et quelques pas plus loin, se rapprochant, elle crut distinguer, en frémissant, que ce fardeau était un homme. Blessé ou mort? A cette distance, il était impossible de le savoir.

Michelle avait vu le cortège également, mais cela n'excitait ni sa surprise ni sa sensibilité; elle dansait, riait, chantait. Colette s'était arrêtée, avait pris Michelle par la main convulsivement.

C'est qu'au fur et à mesure qu'elle s'approchait les paysans elle croyait reconnaître le grand corps maigre ainsi porté. Elle croyait voir que la tête était coiffée d'une capuche de chasse. Que le veston de velours portait le liséré d'uniforme des gardes de Villefort.

Elle croyait voir enfin que cet homme, c'était Soubise. Puis, sans réflexion rapide. Et même temps, une expression de dégoût, un haut le cœur. — Il est ivre-mort, le malheureux! Le cortège n'était plus qu'à une centaine de mètres. Alors un homme s'en détacha, prit les devants, accourut vers les deux jeunes filles, qu'on venait seulement de reconnaître. C'était le second garde, Mailcamp. — Mademoiselle, emmenez tout

LE VOYAGE — DU — Président de la République.

Le Président de la République a quitté Paris, le 11 août au soir, pour Marseille. Il était de retour à Paris le lundi matin suivant, ainsi que le président du Conseil, M. Waldeck Rousseau, le général André et M. de Lanessan.

A cette occasion, le docteur Flaissières, maire de Marseille, a adressé à la population de sa ville la proclamation suivante:

Citoyens, M. le Président de la République, accompagné de M. le président du Conseil, ministre de l'intérieur, de M. le ministre de la guerre et de M. le ministre de la marine, est sur le point d'arriver dans notre ville.

La décision de M. le Président nous est connue depuis quelques heures seulement, et nous ne pouvons préparer les moyens matériels par lesquels se traduisent habituellement les sentiments de sympathie des populations.

M. le Président de la République vient à Marseille pour saluer les troupes du corps expéditionnaire envoyé en Chine au secours des Français et des Européens dont la vie est menacée et que des supplices horribles attendent peut-être!

Unes dans une pensée commune, toutes les fractions de la population tiendront à se rapprocher pour exprimer à la fois à M. le Président de la République et aux membres du gouvernement, qui l'accompagnent, leurs sympathies respectueuses, leur ardent dévouement à nos institutions, le profond désir de voir le gouvernement de la République défendu et fortifié dans le sens de l'équité sociale.

Citoyens, associations-nous, par anticipation, aux paroles d'affection émise que M. le Président adressera à nos chers soldats, et qu'un cri s'élève, vibrant de conviction: "Vive la République!" FLAISSIÈRES.

STATISTIQUE.

Les statistiques sont des gens terribles, c'est connu. Un des ces troubles-fêtes — et un Anglais encore — n'a-t-il pas eu l'idée, nous raconte le Cri de Paris, d'ajouter à nos statistiques, d'additionner les chiffres des Boers morts et blessés qu'accablent les rapports officiels des victorieux généraux anglais depuis le commencement de la guerre sud-africaine. D'après ses calculs, les Boers ont perdu, à l'heure qu'il est, tant en morts qu'en blessés et prisonniers, plus de 250,000 hommes.

Et malicieusement, par l'intermédiaire de la Westminster Gazette, ce calculateur méticuleux pose au War-Office les deux questions suivantes: "Attendu qu'il est avéré qu'au début de la guerre les Boers n'avaient que 50,000 hommes, quelles sont les 200,000 autres victimes des généraux anglais?"

Comment se fait-il qu'un peuple, dont tous les guerriers ont été pris, tués et blessés ouq fois, résiste encore à une armée britannique forte de 235,000 hommes?"

Après quelques instants, il lui parut que quatre de ces paysans portaient un fardeau. Et quelques pas plus loin, se rapprochant, elle crut distinguer, en frémissant, que ce fardeau était un homme. Blessé ou mort? A cette distance, il était impossible de le savoir.

Michelle avait vu le cortège également, mais cela n'excitait ni sa surprise ni sa sensibilité; elle dansait, riait, chantait. Colette s'était arrêtée, avait pris Michelle par la main convulsivement.

C'est qu'au fur et à mesure qu'elle s'approchait les paysans elle croyait reconnaître le grand corps maigre ainsi porté. Elle croyait voir que la tête était coiffée d'une capuche de chasse. Que le veston de velours portait le liséré d'uniforme des gardes de Villefort.

Elle croyait voir enfin que cet homme, c'était Soubise. Puis, sans réflexion rapide. Et même temps, une expression de dégoût, un haut le cœur. — Il est ivre-mort, le malheureux! Le cortège n'était plus qu'à une centaine de mètres. Alors un homme s'en détacha, prit les devants, accourut vers les deux jeunes filles, qu'on venait seulement de reconnaître. C'était le second garde, Mailcamp. — Mademoiselle, emmenez tout

AMUSEMENTS. WEST END.

Superbe concert et foule énorme, dimanche et hier soir, au West End. L'orchestre de M. Weldon attire plus que jamais la foule, et grâce à lui, la fin de la saison sera plus brillante encore que les débuts. Nous citerons spécialement un excellent solo de cornet, exécuté par M. Veazey, et un excellent ensemble reproduisant toute la musique de Buller de Guillaume Tell, une des inspirations les plus heureuses de Rossini.

Quant aux variétés, elles ont été et resteront toute la semaine extrêmement intéressantes.

PARC ATHLETIQUE. Suid Pacha est assurément une des opérètes les plus amusantes que nous connaissions. Les drôleries y abondent et le poème qui fourmille de bons mots, est encore égayé par une musique vive, alerte qui flatte autant les oreilles que le jeu des acteurs flatte les yeux.

On a beaucoup applaudi Miss Croix dans son joli travesti. MM. Fox, Weston, Hicks et Langlois ont eu leur bonne part des bravos du public.

Demain soir, mercredi, lieu de la reprise des Deux Vagabonds.

Athénée Louisianais. CONCOURS DE 1900. PROGRAMME: L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: LE THÉÂTRE DE MOLÈRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible; sur papier écroulé réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrant seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de L'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On rénumérera pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUS, BOUZY, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O. Commenté le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary. PREMIÈRE PARTIE

Une Haine d'un Siècle XVIII LA DÉNONCIATION.

Déjà Soubise, d'un pas solide

et allongé qui démontrait que toute ivresse en lui s'était évanouie, avait gagné le tournant de la route.

Alors, Roland, en sens inverse se mit à suivre le facteur. Le pauvre Gérard s'arrêtait presque à chaque pas.

Lorsqu'il recontra un arbre le long de la route, il allait s'y appuyer, la tête basse, faisant des efforts inouïs pour rester debout, luttant contre une invincible envie de dormir.

Une voile s'étendait devant ses yeux. Roland aurait pu sans danger passer devant lui: Gérard aurait vu flotter une ombre et il ne l'eût point reconnue.

La fin, il s'affaissa, près d'un petit bois. Et il ne bougea plus. Roland, à sa vue, qu'il aperçut dans la campagne et sur la route, personne ne pouvait le reconnaître. Dans ses bras robustes, il enleva le paysan, le porta sous bois.

Puis, ouvrant le sac de cuir, il chercha la lettre. Il la trouva tout de suite. Et il la glissa dans sa poche avec un tremblement de joie. Et il prit sa course, fuyant au plus vite. Une heure après, le paysan remuait, se soulevant, écarquillant les yeux et regardant avec stupeur les branches sèches des arbres au-dessous desquelles un

soil pâle apparaissait. Pourquoi était-il couché dans ce bois? Le froid l'avait tout engourdi. Il eut de la peine à se lever. Son front était lourd, traversé d'une barre de fer.

— Ah ça! qu'est-ce que j'ai eu? Le souvenir revint: la rencontre de Roland de Villefort, le "Sapin toujours vert", le petit vin blanc qui tapait la tête. — Bon, je me suis grisé... c'est singulier...

Il reprit le chemin de Clisson. Il allait être puni, car il arriverait avec une heure de retard. Mais la punition ne serait qu'une réprimande de la receveuse, car Gérard était un employé zélé et régulier, discipliné comme un soldat. Donc, peu de chose à craindre, et ce n'était pas la perspective de cette réprimande qui l'inquiétait si fort, le long de la route, le faisait s'arrêter et se frapper de grands coups de poing sur le crâne.

— Alors, je ne puis plus boire une bouteille et demie sans être ivre, car je n'ai pas pu davantage, et j'ai la tête solide... et je le connais, ce vin là... au fond, il n'est pas méchant pour un sou...

Il s'arrêta avec une idée subite: — Le dernier verre, tout de même, était bien mauvais. Il réfléchissait. — On n'aurait pas dit le même

boisson... mais de la lie de vin... Et c'est tout de suite après que je me suis senti mal à mon aise... C'est clair, parlé avec moi. Il a voulu me griser... à cause de sa lettre... et pour être plus sûr... il a fourré un narcotique dans mon verre... Oui... oui... voilà...

Tout à coup, il fouilla dans son sac. — Si je me trompe, la lettre de ce Soubise est encore là... Il ne la trouva plus... — Ah! le gueux, il me l'a volée... Je ne me trompais pas... Il m'a endormi pour la prendre... C'était donc bien grave, ce qu'il contenait...

Il s'arrêta devant la porte de Clisson. Il restait indécis. Fera-t-il connaître la vérité? Il avait entendu, comme tout le monde, depuis quelque temps, les divagations de Soubise, ses allusions au meurtre de Girodias, ses prétentions à renseigner la Justice.

Pour lui, par conséquent, point de doute: La lettre du garde contenait une dénonciation. Roland l'avait deviné. C'est pour cela qu'il avait volé cette lettre. S'il avait intérêt à ce que cette dénonciation n'arrivât jamais jusqu'au Parquet de Nantes, c'est qu'il s'agissait toujours de la famille de Villefort... et du meurtre de Girodias.

Gérard parlerait-il? se tairait-il? Malgré sa rancune contre Roland, il prit le parti de tous les timides... Il se tut.

XIX DE NOUVEAU LE MYSTÈRE S'OBSCURCIT.

Dans la soirée du même jour, Colette vint à Millepertuis et trouva Michelle mourant de faim, se plaignant et sanglotant. Elle l'emmena à Villefort, la fit manger, bourra son panier de provisions et la ramena assoupi, malgré la nuit, à la maison forestière.

Ce n'était pas la première fois que pareille aventure arrivait. Dans ses ivresses, Soubise oubliait souvent la pauvre folle.

D'autre part, l'absence du garde n'inquiéta pas autrement Colette. Souvent aussi Soubise se rendait que dans le milieu de la nuit.

Mais ce soir-là, lorsqu'elle voulut quitter Michelle, celle-ci s'attacha désespérément à la jeune fille, comme si elle avait pressenti quelque malheur, avec des cris déchirants.

Force lui fut bien de rester. Elle n'était pas pensante, ou l'a vu. A Villefort, elle avait prévenu le marquis de son absence. On ne s'inquiétait pas. Elle aida la folle à se déshabiller et la mit au lit. Tout de suite consolée et tout de suite riieuse, l'enfant s'endormit sans lâcher les mains de Colette.

Quant à Michelle son sommeil n'avait pas été troublé. Colette ne la réveilla point. Quand la folle ouvrit les yeux, elle aperçut son amie. Elle lui souvint, ainsi qu'elle faisait toujours. Mais la même scène de cris, de gémissements, de désespoir, se reproduisit au moment où Colette voulut regagner Villefort. Colette ne pouvait rester là devant; elle l'emmena. La folle, alors, se mit à sauter et à rire, en battant des mains. Et elle ne cessa pas de témoigner sa joie, jusqu'à ce qu'on atteignit le parc de Villefort.